Julien Hervier

Entretiens avec Ernst Jünger

ARCADES
GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 1986.*

Ces entretiens sont pour l'essentiel le fruit de mes rencontres avec Ernst Jünger à l'occasion de son quatre-vingt-dixième anniversaire. A la suite d'interviews précédentes, publiées dans des journaux français, il m'avait proposé d'être son interlocuteur lors des émissions prévues par différentes radios et télévisions allemandes pour fêter cet anniversaire.

Ces conversations eurent lieu en allemand, dans la maison de Wilflingen où habitaient autrefois les grands Forestiers de la famille Stauffenberg, et que tous les fervents de Jünger connaissent bien. Elles restent pour moi inséparables d'une atmosphère lumineuse où se conjuguaient en alternance la vision ensoleillée de la campagne souabe, éblouissante sous la neige, et la tiède intimité de la maison forestière où règne avec une discrétion chaleureuse Liselotte Jünger. A une tonique promenade de plusieurs kilomètres avec Jünger par moins vingt degrés succédait ainsi le crépitement sec des bouchons de champagne dont le bruit sympathique a souvent ponctué ces entretiens.

J'ai procédé moi-même à leur traduction et j'y ai ajouté quelques notes qui m'ont paru indispensables pour la plupart des lecteurs français. Quant à mes questions, je n'ai pas hésité parfois à les abréger, persuadé que le lecteur leur préférerait à bon droit les réponses de Jünger.

Julien Hervier

I

L'AGE DES PATRIARCHES

Les Psaumes. Lichtenberg.
La mélodie de la vie.
Tournants décisifs.
Instants privilégiés.

Julien Hervier — J'ai fait votre connaissance il y a une dizaine d'années, et vous êtes toujours le même. Il semble que vous n'ayez pas changé, comme si vous aviez trouvé une véritable fontaine de jouvence.

Ernst Jünger — Je n'irais pas jusqu'à l'affirmer. L'âge de quatre-vingt-dix ans est, à ce qu'il paraît, quelque chose de très particulier. Je ne m'en suis pas encore spécialement aperçu : mais, depuis près d'un an, je reçois un courrier très sympathique, et quand je rencontre quelqu'un dans la rue, il se met tout de suite à m'en parler. Pour moi, c'est plutôt un événement surprenant : la vie s'écoule très vite, et dans les Psaumes, on dit que l'herbe pousse au matin, et qu'au soir elle est déjà fauchée; la vie m'apparaît parfois comme un jour qui s'allonge. Je le remarque souvent avec surprise dans mes lectures. Je trouve en effet plaisir à apprendre du bien des Allemands, c'est pourquoi je m'intéresse beaucoup à l'histoire. Je passe une partie de la nuit à lire des ouvrages historiques, et récemment j'étais tombé sur le vieux François-Joseph d'Autriche. Il a toujours incarné pour moi l'image typique et exemplaire d'un très vieil homme. Et tout d'un coup, nom d'un chien. je me suis rendu compte que j'étais nettement plus âgé que lui : j'ai vraiment dû atteindre un âge fort avancé ! C'est à ce genre de surprises que je faisais allusion. On ne le remarque pas toujours clairement soi-même. Je pense au prince régent de Bavière; il avait quatre-

vingts ans et se trouvait à la chasse lorsqu'il dit à son garde-chasse : « Nous voilà à la chasse aux chamois comme depuis toujours ; et je ne remarque rien de spécial. » Et son garde-chasse lui répondit : « Oui, Votre Altesse, mais vous pouvez m'en croire, ce sont les autres qui le remarquent ! » Je pense aussi au bon Lichtenberg qui raconte l'histoire d'un compagnon menuisier dont il avait fait la connaissance à Göttingen trente-sept ans auparavant, et dont il dit : « Cet homme ne me paraît pas plus vieux qu'autrefois, lorsque je l'ai rencontré pour la première fois. Il a pourtant bien dû vieillir ! » C'est pareil pour moi à Wilflingen. Je connais certains paysans depuis le temps où ils étaient gamins, mais ils vieillissent à peine à mes yeux. Par contre, dès qu'on est à une certaine distance, on s'en rend fort bien compte, chez des gens qu'on retrouve épisodiquement pendant vingt ou trente ans, comme les météorologues avec leurs grenouilles qui indiquent le temps à la télévision. On remarque qu'ils vieillissent et on en tire des conclusions pour soi-même. Et comme Lichtenberg, on peut dire à propos du vieillissement qu'il faut éviter d'étendre trop loin ses espérances, tout comme d'étendre trop loin ses jambes.

J. H. — Au moment où vous fêtiez vos quatre-vingts ans, vous avez écrit qu'atteindre un tel âge n'était certes pas un mérite, mais qu'en tout cas cela constituait une performance.

E. J. — Mais bien sûr ! Et aujourd'hui où j'approche des quatre-vingt-dix ans, je pourrais le répéter avec encore plus de force. Particulièrement à notre époque : vous le remarquez déjà aux compagnons, aux contemporains qui prennent congé de vous. D'abord les frères et sœurs, et puis les camarades d'école, et puis les gens avec qui vous avez été au régiment, ceux de la Première Guerre mondiale et ceux de la Seconde ; cela provoque un très grand malaise.

J. H. — N'est-ce pas l'expérience la plus triste, lorsqu'on garde soi-même toute sa vitalité, de voir disparaître bien des amis et des êtres chers ?

E. J. — Oui, c'est une plainte qui remonte aux temps les plus anciens. Goethe a dit lui aussi que cette solitude progressive était terrible.

J. H. — Actuellement, pensez-vous surtout au passé ou à l'avenir ? Ou vivez-vous essentiellement dans le présent ?

E. J. — L'instant est préférable, l'instant est tout, l'instant se répartit entre le passé et le futur, et si vous développez cette idée avec une rigueur logique, tout doit donc être présent dans l'instant. Il suffit simplement de le ressentir ainsi. Les classiques le disaient toujours : « Ce que tu as dépensé dans l'instant, il n'est pas d'éternité qui puisse te le rapporter », et d'autres maximes de ce genre. C'est à *vous* que revient la décision. Vous pouvez faire des bêtises qui seront à jamais irréparables. En revanche, vous pouvez faire une heureuse rencontre qui décidera de toute votre vie.

J. H. — Quand vous pensez aujourd'hui à votre enfance et à votre jeunesse, votre vie vous apparaît-elle sous un jour unitaire, ou plutôt comme une succession d'épisodes très différents ?

E. J. — Notre siècle a été fertile en retournements : quand la vie d'un homme présente une unité, cela tient à son caractère. Il arrive que l'on soit jeté dans les situations les plus diverses. Mais quant à ce que l'on pourrait appeler la mélodie de la vie, elle est là depuis le début ; et jusqu'à ce que le vaisseau sombre, comme sur le *Titanic,* on continue à la jouer, on répète exactement la mélodie. C'est peut-être vrai de chaque existence, mais toutes les mélodies ne sont pas charmantes.

J. H. — Si vous deviez indiquer quelles furent les grandes césures de votre vie, à quels événements penseriez-vous ?

E. J. — C'est une question à laquelle on peut répondre de bien des manières différentes. Tout d'abord, la vie est un fleuve, n'est-ce pas, et ce fleuve présente une certaine

constance. C'est-à-dire que je reste constant tandis que les événements changent. Si donc l'on parle de césures, il faut d'une part considérer les césures historiques et d'autre part les césures intérieures. Je pense, par exemple, à la première aventure amoureuse qui détermine naturellement une coupure importante, qui ouvre un autre univers. Il y a aussi les césures biologiques, c'est-à-dire que l'on est enfant, adolescent, homme fait et vieillard, et finalement patriarche. Lorsque j'ai souhaité à mon ami Carl Schmitt son quatre-vingt-dixième anniversaire, et comme je lui faisais un petit compliment, il m'a répondu : « La vieillesse est terminée, j'entre maintenant dans l'âge des patriarches. » Voilà donc les césures biologiques. Et les césures historiques, dans une vie comme la mienne qui s'étend maintenant sur près d'un siècle, sont aussi très nettes. Je suis encore né au XIXe siècle et d'une certaine façon, bien que je n'y aie passé que cinq ans, j'en ressens puissamment l'empreinte. J'ai envie sur ce point de citer Talleyrand qui dit que celui qui n'a pas vécu au XVIIIe siècle ne sait pas ce que c'est que vivre ! Le XIXe siècle n'avait pas un caractère aussi affirmé en ce qui concerne la nature de la société ; mais pourtant il reste à redécouvrir. Un jour que je faisais une promenade avec Valeriu Marcu, un vieil ami juif qui a travaillé sur Lénine, il me dit : « Après le XIXe siècle, on s'en léchera les doigts rien que d'y penser ! » Et aujourd'hui où nous sommes entrés dans des périodes de turbulences, on ne peut que le confirmer, du moins lorsqu'on est issu comme moi des classes moyennes de la bourgeoisie qui se sentaient tout à fait en harmonie avec les conceptions scientifiques et sociales alors courantes. Naturellement mes parents avaient aussi certaines tendances révolutionnaires. Ma mère qui était de Munich pouvait trouver dans le Jugendstil bien des éléments qui l'intéressaient. Les Français nomment cela « fin de siècle » — et cette « fin de siècle » m'a particulièrement intéressé par ses conceptions : vous avez lu mon récit *Une rencontre dangereuse* où cette décadence Jugenstil joue un rôle particulier. L'action se passe à l'époque où, je crois, la tour

Eiffel était édifiée à mi-hauteur, et où l'affaire Dreyfus était en gestation. Pour mon pronostic sur le XXe siècle, j'ai deux repères particuliers. Du point de vue technique, c'est le naufrage du *Titanic* — ce n'est pas un excellent pronostic. Et en ce qui concerne le mouvement social, c'est l'affaire Dreyfus. On y assiste à la victoire de la démocratie sur la réaction, pourrait-on dire, bien que le terme ne convienne pas parfaitement. Cela joue un grand rôle dans mes souvenirs d'enfance. Mon père parlait souvent du « *petit bleu*[1] » de l'affaire Dreyfus. Et j'étais déjà un peu plus âgé, en 1911, lorsque le *Titanic* a sombré. Ce sont des repères de ce genre qui comptent dans notre vie. Je parle ici d'événements purement historiques. Je me souviens qu'un jour, je ne sais plus en quelle année, la comète de Halley est apparue, en tout cas j'avais bien quatorze ou quinze ans. Mon père était là et nous montrait cette comète qui n'était pas très grosse mais que l'on distinguait fort clairement, comme un très gros haricot, si j'ose dire. Et notre père déclara : « Peut-être qu'entre vous tous, Wolfgang aura l'occasion de la voir encore une fois. » Elle doit revenir, je crois, l'année prochaine ou la suivante. Dans son rationalisme, mon père énonçait une parole prophétique qui s'appuyait sur des probabilités. Mais le calcul des probabilités a été trompeur. Mon frère Wolfgang est mort le premier : c'est le plus jeune qui est parti d'abord. C'est comme si mes parents avaient conféré une force particulière aux premiers-nés : mes quatre frères et sœurs sont en effet morts à peu près dans l'ordre inverse de leur naissance. Mais, outre les événements qui touchent à l'histoire comme l'apparition de la comète, il y a les explosions intérieures qui offrent des surprises que rien ne laisse prévoir. Cependant j'ai à peu près réussi à conserver mon style, même dans les guerres.

1. En français dans l'interview. C'est le fameux télégramme, compromettant pour le commandant Esterhazy, que l'un de ses agents remit au chef du service des renseignements, le colonel Picquart, qui déclencha alors sa contre-enquête.

J. H. — De toutes vos expériences, quelles sont celles qui ont le plus compté pour vous ?

E. J. — Il y a des expériences qui sont la pure addition d'événements extérieurs, et il y a des expériences qui concernent l'homme intérieur et qui sont sans doute les plus fortes. Pour moi, un événement majeur a été la grande offensive du 21 mars 1918 ; cette expérience fut si forte que je l'ai transposée sous le signe des sagas islandaises. Ce fut une grande rencontre : des milliers d'hommes périrent en quelques minutes. Cela s'est immédiatement communiqué au paysage, mais il est difficile de décrire un tel phénomène : par exemple la peur s'abolit. C'est déjà un signe que d'énormes puissances se trouvent fort proches. Mais disons aussi qu'être dans les forêts vierges, au-dessus de Rio de Janeiro, assis à l'orée d'une percée — des colibris voltigent et l'on a l'impression que les fleurs sont en train de s'ouvrir —, c'est aussi très beau. Ou plutôt, c'est cela qui est beau, car la guerre ne l'est pas, elle n'est que terrible.

J. H. — Et parmi les dix-huit volumes de vos œuvres complètes, quels sont les livres que vous préférez ?

E. J. — Je répondrai seulement : ce qui importe, c'est l'idée d'avoir travaillé à quelque chose de radicalement autre. Cela m'est arrivé pour *Sur les falaises de marbre*, où j'ai eu l'impression d'une pure inspiration. C'était apparemment une situation qui rendait l'œuvre directement nécessaire, où la plume était guidée. Vous connaissez aussi, sans doute, un très court texte — comment l'intituler : est-ce un essai, est-ce un rêve ? —, la *Visite à Godenholm*, qui a trouvé beaucoup plus de lecteurs en France qu'en Allemagne, des jeunes gens, surtout, qui y ont été immédiatement sensibles. Il y a dans les environs des fortifications celtes : l'une d'entre elles s'appelle la Heuneburg. Il est arrivé qu'un soir une amie me proposât d'y aller. Mais je lui dis : « Il est bien tard, le soleil se couche déjà. » Enfin bref, nous y allâmes quand même.

Nous étions sur les créneaux de ces fortifications; et j'eus l'impression que, juste ce jour-là, il devait s'être passé quelque chose; c'est ce qu'on appelle les jours du destin, des jours pourvus d'une signification particulière qui se rapporte à des événements ou qui s'y rapportera un jour. C'était un sentiment d'étrangeté très inquiétante, comme si un air liquide se déversait sur cet endroit, un air à la fois glacé et pourtant brûlant en un certain sens. Ce fut un grand moment qui se concrétisa plus ou moins durant un instant.

J. H. — A quatre-vingt-dix ans, on pourrait se détourner du monde. Au contraire, vous vous trouvez sur une sorte de sommet d'où vous contemplez tout avec plus de clarté et de précision.

E. J. — Certes, on pourrait s'en détourner, et ce serait fort plaisant. Schopenhauer était né sous une semblable constellation. Mais, après qu'il se fut longtemps comporté comme une espèce de franc-tireur, il fit l'objet d'une attention plus marquée qu'il accepta avec reconnaissance. Quant à moi, il me serait très agréable de me consacrer à mes coléoptères : comme le dit Goethe, on se retire petit à petit du monde de l'apparence...

II

LA GUERRE

La Première Guerre mondiale.
Lecture de Sterne.
Guerre et littérature.
Orages d'acier. Sturm.
La Seconde Guerre mondiale.
Mobilisation et pronostics.
De Gaulle et la stratégie.
La campagne de France. L'occupation.
En Russie. Rommel. La défaite.

Julien Hervier

Entretiens avec Ernst Jünger

Ernst Jünger, qui s'est éteint en février 1998 à l'âge de cent deux ans, est un des rares contemporains à embrasser d'un regard lucide l'histoire de ce siècle, de la guerre de 1914 jusqu'à nos jours.
Témoin privilégié d'une des périodes les plus troublées de l'Histoire, il a ses recours secrets pour braver toutes les tyrannies, fût-ce celle d'Hitler, et sauvegarder sa dignité d'homme sans prôner pour autant la solution radicale du martyre. Mais il ne s'enferme pas dans l'abstraction des grands problèmes et sait retrouver tout son humour et son brio de conteur pour faire rire avec des anecdotes d'enfance ou évoquer ses rencontres : celles de tous les jours, avec l'homme du métro, ou celle de l'Élysée. Ses lecteurs fervents trouveront ici une mine de renseignements ; peut-être la première vue d'ensemble sur l'évolution de son œuvre à travers deux guerres mondiales. Quant à ceux qui connaissent moins bien l'auteur de *Sur les falaises de marbre*, ces libres propos constitueront pour eux la meilleure introduction à son œuvre.
Ces entretiens le montrent aussi attentif aux menaces de conflit nucléaire qu'à l'évolution de la mesure du temps, au développement de la pollution qu'à l'aisance miraculeuse des voyages planétaires.
Ernst Jünger sait imprimer à sa pensée un accent simple et familier qui ne lui enlève rien de sa vigueur. À chacun, en tout cas, il propose une leçon de sagesse optimiste dont se portent garant plus de cent ans d'une vie réussie.

Traducteur de Nietzsche, de Heidegger et de Hesse, Julien Hervier enseigne la littérature comparée à l'Université de Poitiers. Il est l'auteur de nombreux articles et du plus important travail universitaire paru en français sur Ernst Jünger (Deux individus contre l'histoire : P. Drieu la Rochelle, Ernst Jünger).

9 782070 706877 86-III A 70687 ISBN 2-07-070687-7